PIERRE SWIGGERS

L'ESPACE LINGUISTIQUE ET LA VIE DU LANGAGE: JULES GILLIÉRON ET L'OUVERTURE GÉO-BIOLOGIQUE DE LA GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

„Les conférences de M. Gilliéron à l'École des Hautes Études ont renouvelé toute la question du vocabulaire des parlers gallo-romans: elles ont posé toutes sortes de problèmes sur les rapports entre les patois et la langue littéraire et ont abouti à une révision de bien des doctrines sur la phonétique romane [...]. Les conditions qui déterminent les variations du vocabulaire sont infiniment variées. Et en mettant quelques-unes en lumière, et en faisant apparaître constamment l'influence d'une langue commune comme le français, M. Gilliéron a fait progresser d'une manière importante la théorie générale du vocabulaire." (Meillet 1916, p. 65, 67)

„Que ceux dont Gilliéron a parfois parlé avec rudesse fassent aujourd'hui effort pour imaginer cette lutte intime de son esprit contre les vieilles idoles linguistiques, son éblouissement devant la vérité entrevue [...] il restera de lui deux magnifiques dons qu'il a faits à la France et à la science: l'Atlas, la plus sûre enquête qui ait jamais été faite sur le langage, base nécessaire de toute autre enquête sur les parlers de France, de toute étude future sur l'évolution de ces parlers, et premier modèle de toute enquête ultérieure sur quelque parler que ce soit; et ce principe, dont il est un peu vain de se demander s'il fonde une science ou une méthode nouvelle, mais auquel la linguistique ne pourra plus désormais faillir, que la répartition des faits du langage est elle-même un fait qu'il faut expliquer et par elle-même est génératrice d'explications." (Roques 1926, p. 219–220)

INTRODUCTION

S'intéresser à Jules Gilliéron – qui a commencé sa carrière par des enquêtes sur les dialectes de sa région natale[1] – est plus qu'un simple acte de piété historiographique. Il est vrai que cet homme, qui a marqué de son empreinte directe

[1] En effet, les premiers travaux de Gilliéron ont porté sur les dialectes francoprovençaux du Valais; cf. Gilliéron 1880, 1881.

DACOROMANIA, serie nouă, XVI, 2011, nr. 2, Cluj-Napoca, p. 109–131

au moins deux générations de romanistes et de dialectologues[2], a été pendant longtemps ignoré ou méconnu par les historiens de la linguistique, à en juger par la place réduite qu'il occupe dans les manuels d'histoire de la linguistique[3]. L'éclipse des études dialectologiques (et tout particulièrement de ce mélange très fin de recherche dialectologique et de travail étymologique) y est certes pour quelque chose, mais la raison essentielle nous semble être qu'on s'est trop peu intéressé aux questions fondamentales – „vitales", vu qu'elles concernent la vie du langage – que soulève l'œuvre gilliéronienne et qu'elle thématise, de façon constante et insistante, sans toutefois apporter une réponse „définitive", sous la forme de principes tranchés. Si la position de Gilliéron a pu paraître sur certains points hargneuse, voire autoritaire[4], on ne saurait oublier que sa pensée n'a cessé d'évoluer et que son œuvre fut une lutte continuelle, avec lui-même, avec ses élèves et avec ses adversaires, pour tirer au clair ce qui se passe au plus profond dans la masse des *locuteurs*, source et réceptacle du changement linguistique.

En deuxième lieu, on ne saurait dissocier l'œuvre de Gilliéron de celle d'un autre Suisse: Ferdinand de Saussure[5]. Si Ferdinand de Saussure a pu bâtir une théorie de linguistique générale sur les fondements empiriques d'une œuvre comparatiste, le dialectologue Jules Gilliéron a élargi l'horizon empirique de la linguistique comparative et générale, en apportant des matériaux qui nécessitaient une réflexion plus approfondie sur les causes du changement linguistique et sur le rapport entre structures linguistiques et usages langagiers. On peut donc comprendre pourquoi Antoine Meillet soulignait, dès 1916, l'apport théorique fondamental de Gilliéron et reconnaissait la valeur méthodologique de la géographie linguistique:

> „Partout où l'on a pu appliquer la méthode géographique, elle a donné lieu à des progrès décisifs. Elle exige des enquêtes aussi étendues qu'il est possible et l'utilisation de toutes les données qu'on possède sur l'ensemble d'un domaine

[2] On consultera par exemple Pop – Pop 1959, p. 53–58, où l'on trouvera une liste des élèves que Gilliéron a eus pendant ses 43 années d'enseignement à l'École Pratique des Hautes Études (1883–1926); la liste comprend les noms de J.-P. Rousselot, J. Jeanjaquet, P. Passy, E. Tappolet, Th. Gartner, M. Bartoli, A. Dauzat, K. Jaberg, O. Bloch, A. Terracher, J. Jud, J.-U. Hubschmied, Ch. Bruneau, E. Gamillscheg, B. Terracini, L. Spitzer, J. Orr, W. von Wartburg, V. Brøndal, P. Aebischer, A. Rosetti, J. Kuryłowicz, P. Skok, G. Gougenheim, I. Iordan et S. Pop. Ce dernier a d'ailleurs publié une notice nécrologique aux tons très personnels sur son ancien maître (Pop 1927).

[3] Récemment, l'œuvre de Gilliéron (et de son collaborateur Edmont) a fait l'objet de travaux historiographiques: cf. Lauwers – Simoni-Aurembou – Swiggers 2002; Brun-Trigaud – Le Berre – Le Dû 2005.

[4] Cela tient aussi au fait que Gilliéron, après la publication de l'*Atlas linguistique de la France*, a consacré une tres grande partie de ses publications à réfuter, souvent de façon sarcastique, les objections et critiques d'autres auteurs, comme L. Gauchat, A. Dauzat, G. Millardet, K. Jaberg, M. Grammont ou W. Meyer-Lübke.

[5] Voir à ce propos Engler 1980, étude qui démontre l'influence qu'a exercée sur Saussure la discussion en dialectologie (romane) à propos de la délimitation d'aires et à propos du statut d'unités abstraites en linguistique générale.

linguistique. La méthode comparative gagne par là une précision, une étendue et une aisance jusqu'alors imprévues" (Meillet 1925, p. 70)[6].

Mais il faut aussi envisager l'œuvre de Gilliéron dans son aspect plus combatif, par lequel elle s'oppose au courant néogrammairien, et plus particulièrement à l'idée que le changement serait l'effet régulier de lois phoniques (ayant une très grande généralité d'application). Là où les néogrammairiens s'accordent à considérer les lois phoniques (*Lautgesetze*) comme exerçant leur empire avec une nécessité aveugle, à l'intérieur d'un même dialecte et à l'intérieur d'une même période[7], des auteurs comme Ludwig Tobler et Hugo Schuchardt avaient critiqué la notion de 'loi', revêtue d'une charge „naturaliste", et avaient insisté sur le caractère foncièrement historique des changements linguistiques[8]. Schuchardt y ajoutait encore des critiques plus précises: il fit remarquer que la nécessité des lois phoniques postulée par les néogrammairiens reposait sur un clivage injustifié entre l'aspect physiologique (censé être régulier) et l'aspect psychologique (jugé être „capricieux") du langage, que les lois phoniques sont limitées dans le temps et dans l'espace et que la notion de „dialecte homogène" était un mirage. C'est dans la mouvance de la pensée de Schuchardt[9] que Gilliéron portera d'autres coups destructeurs à l'édifice néogrammairien. Or, la force de la critique gilliéronienne réside justement dans le fait qu'elle s'appuie sur une documentation très vaste, sur un travail – mené pendant près d'un demi-siècle – de collecte de matériaux et de réflexion sur les processus en jeu, sur un réseau de concepts qui s'articulent autour d'une visée de la langue comme activité, sociale et individuelle, comme héritage et comme lieu de production. Cette visée, qui se rattache à des vues défendues par des linguistes et philologues comme Michel Bréal et Karl Vossler, par des psychologues comme Wilhelm Wundt et des philosophes comme Benedetto Croce, était profondément enracinée dans la personnalité même du chercheur, un savant en quête perpétuelle de la nature profonde du langage.

[6] On verra aussi à ce propos Meillet 1921, où l'auteur affirme que Gilliéron a été celui qui a exercé l'influence la plus profonde sur ceux „qui ont étudié l'histoire des parlers gallo-romans, l'histoire des langues romanes, et, finalement, toute la linguistique historique en général".

[7] Ces vues avaient été exprimées de façon tranchée par August Leskien (*Die Declination im Slavisch-Litauischen und Germanischen*, 1876) et par Karl Brugmann et Hermann Osthoff (*Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, 1878; la préface qui contient la formulation célèbre à propos de la nature des lois phoniques a été rédigée par Brugmann).

[8] Les textes-clés sont L. Tobler, *Über die Anwendung des Begriffes von Gesetzen auf die Sprache* (dans: „Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie", 1879) et H. Schuchardt, *Über die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker* (Berlin, 1885). Sur la controverse, voir Schneider 1973, Wilbur 1977 et Swiggers 1982.

[9] Voir à ce propos Swiggers 2000; pour les contacts épistolaires entre Gilliéron et Schuchardt, voir Swiggers, à paraître.

1. JULES GILLIÉRON (1854–1926): JALONS BIOBIBLIOGRAPHIQUES[10]

Né à Neuveville, le 21 décembre 1854, Jules Gilliéron fut le quatrième fils, en secondes noces, d'un professeur de progymnase. Des excursions en montagne, en compagnie de son père, lui donnèrent le goût de l'exploration géographique et géologique et de la saisie des faits dans leur contexte naturel, dans l'espace.

Gilliéron fit ses études à l'Académie de Neuchâtel (où il eut Cyprien Ayer[11] comme professeur); avant de se présenter aux épreuves, Gilliéron fit un voyage en Orient (son journal de voyage a été conservé et est déposé à la Bibliothèque nationale de Berne), en compagnie de son frère Alfred. En automne 1875, il se présenta aux examens, mais ayant reçu le rapport sur ses examens, il s'adressa au Conseil de la Faculté pour demander qu'on ne lui décerne pas le diplôme (décision dans laquelle il fut appuyé par son père). „Je me vois dans la nécessité de refuser le diplôme que vous êtes disposés à me donner par *bienveillance*, avec la mention de *suffisant*, en qualifiant mon examen d'inférieur à tous ceux qui ont été faits jusqu'à présent pour l'obtention de ce titre [...]. Je vous prie de ne pas prendre la peine de me décerner un diplôme que je refuse absolument, vu les conditions dans lesquelles il m'est offert".

En hiver 1875, Gilliéron s'inscrivit à l'Université de Bâle et y suivit les cours de Jacob Burckhardt, Friedrich Nietzsche[12] et Jules Cornu; ce dernier conseilla à son jeune élève d'aller suivre les cours de Gaston Paris et de Paul Meyer – dont il avait lui-même suivi l'enseignement – à l'École Pratique des Hautes Études et à l'École des Chartes.

En 1876-1877, Gilliéron fut auditeur aux cours de G. Paris, de M. Bréal, d'A. Darmesteter et de L. Havet à l'École Pratique des Hautes Études, et de P. Meyer à l'École des Chartes. Les deux années suivantes, il suivit surtout l'enseignement de G. Paris et s'attela à la rédaction d'une thèse, qui fut présentée et publiée en 1880 sous le titre *Le Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais)*. De 1878 à 1897, Gilliéron enseigna l'allemand au collège Chaptal, charge qu'il

---

[10] On se reportera aussi à Bloch 1929; Jaberg 1937, p. 292–297; Roques 1926, 1930; Spitzer 1926 et Terracini 1926.

[11] Celui-ci, dans son *Introduction à l'étude des dialectes du pays romand* (Ayer, 1878), avait reconnu l'intérêt fondamental des études portant sur des dialectes sans tradition écrite: „Dans une langue qui n'est pas fixée par l'écriture, la prononciation ne dépend jamais des caprices de l'orthographe, comme ç'a été le cas pour le français, mais elle est soumise aux influences naturelles du milieu géographique, c'est-à-dire de l'altitude, du sol, du climat, et par suite du genre de vie des populations qui la parlent".

[12] Ceux-ci sont évoqués, en note, dans Gilliéron 1923, p. 126–127: „Ceux qui estiment que la phonétique n'a pas pour but unique d'étudier comment on démolit une langue, trouveront dans l'Atlas de la Corse une ample matière à observation. Paraphrasant le dire d'un de mes maîtres, aussi consciencieux dans l'enseignement de l'histoire, que l'était peu son illustre collègue, Nietzsche, dans l'enseignement du grec: «Ja, meine Herrn, ohne Paris wäre die Welt unvollständig», je dirai que la phonétique sans la Corse serait incomplète, mon assertion dût-elle étonner mes lecteurs, comme celle de Jakob Burkhardt devait étonner son auditoire allemand".

combina, à partir de 1883, avec un enseignement à l'École Pratique des Hautes Études portant sur les „patois vivants de la France", en rapport direct avec les variations dialectales de l'ancien français. Gilliéron a continué son enseignement à l'École jusqu'à l'année de sa mort. Son enseignement à l'École Pratique des Hautes Études prit d'abord la forme d'une „conférence", ensuite celle d'une „Section de Dialectologie de la Gaule romane", dont Gilliéron fut nommé directeur adjoint en 1892 et directeur d'études en 1916.

Sur l'enseignement de Gilliéron nous avons les témoignages de quelques-uns de ses élèves, qui en ont retenu l'intensité presque dramatique, les élans de passion scientifique et quelquefois de colère, mais aussi le souci de la discussion ouverte et de l'honnêteté scientifique[13].

> „De stature herculéenne, la figure vivement colorée, il faisait retentir de sa forte voix les locaux ordinairement silencieux de l'École des Hautes Études. Il arpentait la petite salle à grands pas, heurtait violemment le tableau sur lequel il épinglait les cartes linguistiques, interpellait ses auditeurs, les harcelait, provoquait la contradiction pour pouvoir l'écraser. Quand les deux heures de ces conférences passionnées étaient écoulées, Gilliéron amenait chez Balzar les plus intimes de ses élèves; et nous buvions des demis. Et comme les discussions continuaient assez vives, nous buvions beaucoup de demis. Il est presque inutile de dire que nos voisins et nos voisines regardaient parfois avec étonnement cet homme puissant et ces jeunes gens parler avec tant de chaleur d'abeilles, de guêpes, de mouches à miel et semblaient se demander avec inquiétude quels étaient ces êtres aux noms mystérieux que nous appelions *ep*, *cep*, *mouchep*; et pourtant c'étaient bien les ancêtres de nos auditeurs involontaires qui avaient ainsi nommé la simple abeille.
>
> Quand il s'avançait, la taille haute, coiffé d'un chapeau aux larges bords, appuyé sur une canne de montagnard, une pipe de terre à la bouche, qui aurait pensé, en le voyant, se trouver en présence d'un chercheur, d'un savant, d'un homme qui passait ses journées, penché sur les cartes d'un atlas" (Bloch 1929, p. 657–658).

C'est en conjonction directe avec son enseignement de dialectologie que Gilliéron a conçu le projet d'un atlas des dialectes français. L'*Atlas linguistique de la France* est l'entreprise à laquelle Gilliéron a voué trois-quarts de sa carrière. Après l'échec[14] du projet lancé par la „Revue des patois gallo-romans" (1887–1893), visant à mobiliser les érudits et amateurs et à coordonner les efforts par

[13] Voir aussi le témoignage de Spitzer 1926 et les „souvenirs" de S. Pop, A. Griera, J.-U. Hubschmied, G. Bottiglioni recueillis dans Pop – Pop 1959, p. 178–193.

[14] Dans le dernier numéro (1893) de la „Revue des patois gallo-romans", on peut lire l'aveu suivant de Gilliéron et de Rousselot: „Si nous cessons notre publication, ce n'est pas que les encouragements des savants et l'appui des Pouvoirs publics nous aient manqué, ce n'est pas que nous ayons moins de foi dans la grande portée de l'œuvre, c'est (nous ne voulons pas le dissimuler) que nous n'avons pas réussi à gagner le public à nos travaux et que, par conséquent, la Revue ne répond pas à l'urgence de l'entreprise. En effet, en face de l'imminente destruction des patois qu'il y a un intérêt national et scientifique à recueillir, tout effort isolé est insuffisant. La *Société des parlers de France*, déjà constituée et prête à entrer en fonctionnement, avec son bulletin à bon marché et relativement populaire qui sera entre ses mains un instrument de propagande et d'enquête, peut seule (croyons-nous) être à la hauteur de la tâche".

l'adoption d'une méthodologie uniforme, suivi du fiasco de la Société des parlers de France (1893–1898), Gilliéron décida de mettre en chantier, avec l'aide d'un seul collaborateur (Edmond Edmont)[15], un atlas linguistique de la France, un „recueil de matériaux", sous forme de cartes onomasiologiques. L'atlas fut en quelque sorte le remaniement d'un projet entamé dès 1883 par Gilliéron, celui d'un atlas phonétique de la France (conformément au souhait exprimé par Gaston Paris)[16]. Les enquêtes commencèrent en août 1897 et prirent fin au printemps 1901. En quatre ans, Edmont visita 992 localités; dans 638 points[17] le questionnaire (qui s'augmenta de 1421 à 1920 questions) fut rempli[18]. Le report des réponses (environ un million) sur les cartes fut l'œuvre de Gilliéron; l'*Atlas* fut publié de 1902 à 1910 et inaugura une nouvelle tradition, celle de la géographie linguistique à base d'enquêtes orales menées sur une grande échelle[19].

2. GÉOGRAPHIE ET GÉOLOGIE DU LANGAGE

Quelles sont les raisons qui expliquent (et qui justifient) pourquoi Gilliéron a eu recours à la géographie du langage ? Il y a d'abord l'intérêt que Gilliéron portait – dès son enfance – à l'histoire, et surtout à l'histoire des grands ensembles: histoire des phénomènes géologiques, des civilisations, des langues. Ensuite, la géographie était pour lui le reflet, en synchronie, de processus temporels qui avaient laissé des sédimentations spatialement reconnaissables (l'idée apparaît déjà en 1883, avec application à la phonétique)[20].

À cette conception, ses travaux sur les patois apporteront la confirmation décisive.

---

[15] Tout au long de sa carrière, Gilliéron a pris la défense de son collaborateur non-linguiste, en qui il avait une confiance absolue. Cf. Gilliéron 1923, p. 67 et p. 145: „Je ne me fie qu'aux matériaux qui ont été recueillis indépendamment de toute préoccupation étymologique, phonétique, folklorique ou autre. L'irrégularité de ceux d'Edmont me plaît, et convient à mes travaux, la régularité de ceux qu'expose M. Gauchat me déplaît et ne convient pas à mes travaux"; „Je savais bien, M. Edmont, que de tous ceux que j'ai connus depuis 40 ans que j'enseigne à l'École des Hautes Études, en qualité de *parjeda* de dialectologie, vous étiez le seul à qui je pouvais confier un travail dont, après expérience, je me sentais tout-à-fait incapable, le seul à pouvoir me fournir des matériaux sincères" (cf. *ibidem*, p. 74, p. 117, p. 127).

[16] Paris 1888, p. 168: „La grande tâche qui s'impose à nous, et qui ne peut s'exécuter que par la collaboration active et méthodique des savants de la France entière, est de dresser l'atlas phonétique de la France, non pas d'après des divisions arbitraires et factices, mais dans toute la richesse et la liberté de cet immense épanouissement".

[17] Un point a fait l'objet de deux enquêtes; l'ALF est donc basé sur 639 questionnaires remplis.

[18] Dans la majorité des points, une seule personne a été interrogée. Dans plus de 70 localités, deux personnes ont répondu au questionnaire. Dans huit villages, trois ou quatre personnes ont été interrogées.

[19] Pour l'insertion de l'œuvre de Gilliéron dans l'histoire des études dialectologiques, voir Desmet – Lauwers – Swiggers 2001.

[20] Voir le compte rendu que Gilliéron a publié de Ch. Joret, *Des caractères et de l'extension du patois normand. Étude de phonétique et d'ethnographie* (1882), in „Romania", 12, 1883, p. 393–403.

„Prononcer *sans examen géographique* que tel point de l'aire **serrare** par exemple a tiré régulièrement du mot latin **resecare* sa forme actuelle **resega**, c'est s'exposer cent fois à commettre une erreur capitale pour n'avoir qu'une fois la chance de rencontrer la vérité" (Gilliéron – Mongin 1905, p. 25)[21].

„C'est l'étude des cartes de l'Atlas linguistique qui a fait ressortir à nos yeux l'importance primordiale de ce point de vue négligé jusqu'ici: la distribution géographique du mot" (Gilliéron – Mongin 1905, p. 3–4).

La géographie linguistique, l'examen de la dispersion dans l'espace de traits ou de formes linguistiques, se base sur l'examen de cartes linguistiques, où le dialectologue distingue, à l'aide de procédés graphiques (hachures, grisés, couleurs), des aires linguistiques distinctes, occupées par les types lexicaux[22].

L'adoption de la perspective géographique implique, pour Gilliéron, deux décisions:

(1) celle de refuser le concept opérationnel de „patois", „cette fausse linguistique dénommée patois, cette conception d'une commune ou même d'un groupe qui serait resté le dépositaire fidèle d'un patrimoine latin" (Gilliéron – Mongin 1905, p. 27)[23]. À l'unité artificielle de patois, Gilliéron oppose l'unité lexicale: l'**individualité des mots**. C'est l'histoire des mots qui permet de construire une chaîne continue, alors que les patois sont „une série de traditions phonétiques brisées, remplacées par d'autres qui se brisent à leur tour".

(2) corrélativement, la notion de „loi phonétique" n'est plus au centre du changement linguistique: de phénomène temporel, au départ individuel et physiolo-

[21] L'article de Gilliéron – Mongin 1905 est une discussion méthodologique prenant comme point de départ la carte donnant les formes qui correspondent à la notion de SCIER dans le Midi. Nous avons reproduit cette carte, sans conserver la distinction en couleurs, dans l'Annexe 2.

[22] Voir, dans l'Annexe 1, la schématisation de la carte ABEILLE (la première carte de l'*Atlas linguistique de la France*) telle qu'on la trouve à la fin de l'étude de Gilliéron sur la généalogie des mots qui désignent l'abeille (Gilliéron 1918, carte hors texte).

[23] Les auteurs parlent même du „mensonge" des patois: „Mais dans ce noyau qui paraît constituer l'âme même du patois, des informations éparses font apparaître quelquefois des formes vieillies par où se révèle un substrat phonétique qui n'a pas laissé de trace et qui est en désaccord avec ce qu'on est tenté de définir comme la tradition phonétique locale. Nous assistons même à des retours en arrière, à des phonétisations rétrogrades qui répondent à un appel venu du dehors, à des méprises engendrées par une similitude accidentelle. […] Nulle part nous n'avons la certitude de saisir une tradition phonétique fidèle: nous entrevoyons une série de traditions phonétiques brisées, remplacées par d'autres qui se brisent à leur tour, quelquefois contradictoires, quelquefois concordantes, et ce mouvement du latin initial s'échelonne sur un espace de 1 500 ans. […] Nous croyons être en face de la tradition phonétique; nous n'étreignons qu'un simulacre qui reproduit par hasard un état déjà traversé, qui pourrait mille fois ne pas le reproduire. Et ce mensonge chronologique suppose nécessairement un mensonge géographique: soit qu'il y ait eu substitution pure et simple de langage, soit que le mot qui perd alors sa pureté locale ait seulement obéi à une impulsion exotique. A un moment nous nous heurtons à de faux indigènes qui sont des acclimatés, à des mots qui, dans quelque ordre que ce soit — lexicologique, phonétique, sémantique — et à quelque degré que ce soit, ont emprunté ou leur vie tout entière ou une partie de leur vie. Les patois individuels sont le perpétuel mensonge chronologique et géographique: la géographie seule, par ses aspects et l'interprétation inéluctable de ces aspects, est capable de circonscrire autour du mot les limites de temps et d'espace qu'il ne doit pas dépasser" (Gilliéron – Mongin 1905, p. 26–27).

gique, elle devient progressivement un phénomène spatial, social et psychique, tout en conservant bien sûr son inscription dans le temps.

La conception géographique et, plus tard, géologique du langage[24] se développe dans la mesure où s'élabore l'*Atlas linguistique de la France*. Cet atlas, conçu comme „un recueil de matériaux devant servir à l'étude des patois de la France romane et de ses colonies linguistiques limitrophes", représente les aires de distribution de faits lexicologiques, phonétiques, morphologiques et syntaxiques de 638 parlers à distances à peu près égales les uns des autres (en évitant les centres urbains)[25]. L'*Atlas* est en quelque sorte la réalisation „par saccades" de l'entreprise massive qu'avait souhaitée Gaston Paris en 1888, à savoir la constitution d'un „grand herbier national des patois français": „Pour réaliser cette belle œuvre, il faudrait que chaque commune d'un côté, chaque forme, chaque mot de l'autre, eût sa monographie, purement descriptive, faite de première main, et tracée avec toute la rigueur d'observation qu'exigent les sciences naturelles" (Paris 1888, p. 168).

L'*Atlas* se veut un enregistrement synchronique rigoureux, par prises instantanées, des emplois linguistiques individuels saisis sur le vif[26], et nullement retravaillés par l'enquêteur ni par le dialectologue. La méthode interprétative se veut conforme au calcul des probabilités.

L'enquête est basée sur un questionnaire composé de mots syntaxiquement isolés ainsi que de phrases fort peu compliquées. Si les mots isolés (dont le nombre a augmenté de 1400 à 1920) servent à montrer la variation phonétique et lexicologique des parlers, les phrases sont capitales pour décrire le sens d'homonymes, c'est-à-dire de mots variant sémantiquement selon les emplois observés.

Dans l'interprétation des cartes de l'*Atlas*, deux aspects cruciaux – marquant la transition de la géographie à la géologie et à la biologie[27] – sont à distinguer:

[24] Pour Gilliéron, l'approche géographique apporte une perspective proprement scientifique: „En voulant soustraire la linguistique à l'examen de la géographie on la diminue d'un facteur puissant – le plus puissant peut-être – qui peut lui donner le droit d'être considérée comme une véritable science" (Gilliéron 1915, II^{e} partie, p. 10).

[25] L'entreprise reposait sur une répartition méthodologiquement réfléchie du paysage dialectal: la France romane (avec la Belgique wallonne et la Suisse romande) a été découpée en 10 secteurs et dans chaque secteur 100 points théoriques ont été fixés en allant du centre à la périphérie. Des 1 000 points, Edmont en a prospecté 992; les résultats publiés concernent 638 points. Voir Pop – Pop 1959, p. 74–76 et la description, comportant quelques erreurs, de Martel 1959.

[26] „Les réponses que nous reproduisons dans nos cartes représentent toujours l'inspiration, l'expression première de l'interrogé, une traduction de premier jet" (Gilliéron 1902, p. 7). C'est explicitement à cette approche „concrète" que se rattachent K. Jaberg et J. Jud dans leur *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*: „Wir geben Sprechen wieder, nicht Sprache".

[27] Dans leur notice à propos de Gilliéron – Mongin 1905, Louis Gauchat et Jules Jeanjaquet ont, de façon très judicieuse, relevé cette transition: „Cette recherche, qui rappelle les procédés de la géologie, conduit à l'aire primitive SERRARE, datant de l'époque de la romanisation du pays [...]. Recueillir les traces directes et indirectes d'anciens types lexicaux à l'aide des cartes de l'Atlas, aussi de celles où ils apparaissent avec des significations nouvelles ou dans des dérivés, s'en servir pour reconstituer les couches lexicales successives du sol de France, tel est donc *l'objectif de la géographie linguistique*. C'est en même temps réfléchir sur les causes de ces refoulements et supplantations ou

(1) *l'interprétation générale de la variation* (ou de la variété) qu'on observe;
(2) la *reconstruction des processus historiques*.
Dans les deux cas, Gilliéron propose des vues intéressantes.

Se gardant de délimiter les aires par des frontières linguistiques nettes, Gilliéron propose une conception *graduelle* des variantes linguistiques. L'unité relative d'une aire linguistique est le produit de conditions sociales qui excluent la „différenciation à l'infini de la matière lexicale", plus précisément le produit de l'influence (normative) des centres intellectuels, sociaux, politiques et religieux. La différenciation est toujours dans un rapport dialectique avec l'uniformisation.

Les langues tendent, d'une part, à la différenciation en patois ou parlers populaires, différenciation qui est le signe de l'état vital de la langue (comme le prouve la floraison d'étymologies populaires[28]). À cette fragmentation s'oppose, d'autre part, la tendance à l'uniformisation, garantie par l'importance et la pression sociales de la langue littéraire (Gilliéron 1919, p. 67). À l'opposé des patois, la langue littéraire est caractérisée par une prise de distance par rapport aux déviations de l'usage populaire. Toutefois, son développement linguistique est analogue à celui des patois (Gilliéron 1919, p. 34–35).

Entre le patois et la langue littéraire, caractérisée par un centre national unique, se situe le dialecte, régi de son côté par un centre régional (Gilliéron 1918, p. 58). Les dialectes représentent l'état de centralisation „vers lequel s'acheminent nos patois avant d'être absorbés par la langue littéraire" (Gilliéron 1919, p. 9–10). Cet accaparement progressif des patois par la langue littéraire rencontre une opposition des patois et amène une scission: à mesure que „l'élément cultivé de la

---

faire de la *biologie linguistique*" (Gauchat – Jeanjaquet 1920, p. 158–159). Gilliéron – Mongin 1905, p. 3, s'en étaient tenus à relever la continuité entre *géographie* et *géologie*: „[N]ous devons réaliser d'abord une géographie ou géologie du langage qui nous permettra de situer les mots chronologiquement, de définir leurs rapports, de reconstituer leur genèse. C'est l'étude des cartes de l'*Atlas linguistique* qui a fait ressortir à nos yeux l'importance primordiale de ce point de vue négligé jusqu'ici: la distribution géographique du mot. Ces cartes doivent être coloriées comme celles des géologues: abstraction faite des différences secondaires, les vocables patois se groupent par types, et ces types distincts couvrent des aires distinctes qu'il convient de désigner aux yeux par une couleur". Dans la suite de leur travail, Gilliéron et Mongin manient une terminologie à coloration biologique; cf. „À un moment donné de la vie de ses patois l'aire bleue a cessé de tolérer un *re*- qui créait un faux sens" (*ibidem*, p. 18). Voir aussi, *ibidem*, p. 21, à propos de la „palingénésie" d'images expressives.

[28] „C'est à toutes les époques de la langue que se manifeste l'étymologie populaire, et qu'elle soustrait aux lois phonétiques des mots qu'elles auraient broyés et la plupart du temps condamnés à produire des équivoques et par conséquent à provoquer et à activer l'emprunt à des langues étrangères, notamment au latin classique" (Gilliéron 1918, p. 224–225); „Je veux chercher à convaincre que 'La faillite de l'étymologie phonétique' n'est pas un titre de réclame, mais qu'il renferme l'expression exacte de ma pensée, que je résume ainsi: l'étymologie primaire n'a souvent qu'une valeur fugitive; une fois embarqué, le mot français vogue où le pousse le français, obéit à l'étymologie populaire, devient papillon, de chrysalide qu'il était et à l'état de quoi il reste selon les lexicographes" (Gilliéron 1922, p. 19). Par son appréciation de l'action (quasi omniprésente) de l'étymologie populaire, Gilliéron s'oppose nettement à Saussure, qui réduit l'étymologie populaire à une anomalie.

société" (Gilliéron 1923, p. 96) abandonne l'utilisation du patois, celui-ci se différencie à son tour de la norme nationale en s'alimentant à des aires voisines.

L'unité des variantes linguistiques est elle-même un concept relatif. Aussi bien au niveau lexical qu'au niveau phonétique, la communauté linguistique est le produit d'une œuvre d'uniformisation et d'assimilation. Gilliéron insiste sur la non-homogénéité lexicale du patois: tout patois présente une quantité considérable de mots empruntés (c'est l'inégalité de *souche*), et les mots ont été introduits à des moments différents (c'est l'inégalité d'*entrée*). Cette double inégalité lexicale est responsable de l'inégalité phonétique du patois, qui est détruite progressivement au moyen de retouches phonétiques légères (Gilliéron – Mongin 1905, p. 25–26). Si les patois se distinguent entre eux par „un noyau lexical représentant une tradition phonétique", Gilliéron relativise en même temps leur unité en attirant l'attention sur leurs variations à l'infini (Gilliéron 1919, p. 124–125) et en insistant sur le travail d'uniformisation lexicale et d'assimilation phonétique qui les précèdent:

> „Il est clair que l'uniformité lexicale présente d'une aire comme **resecare** ou **sectare** est un aboutissant, qu'elle n'est non pas *unité*, mais *uniformisation* [...]. Un noyau lexical représentant une tradition phonétique s'assimile les apports de tous les âges avec un sentiment des équivalences qui varie naturellement à l'infini selon les patois et le moment de ces patois. L'œuvre de l'assimilation se fait par des étapes" (Gilliéron – Mongin 1905, p. 25–26).

Le dialectologue explorant le paysage linguistique doit donc dégager les couches de formation qui ont conduit à l'état présent des patois. Si le recensement des formes dans l'espace, au plan synchronique, est affaire de géographie linguistique (la distribution de types lexicaux), l'interprétation requiert une phase géologique et une phase biologique. La phase géologique consiste à restituer la chronologie des étapes lexicales, à situer les diverses couches lexicales et à définir leurs rapports. L'explication des rapports de succession, de superposition (partielle ou totale) relève de la biologie du langage, l'étude de la vie des patois. Au centre de cette biologie se trouvent les concepts d'évolution et de changement.

3. LES ENJEUX DE LA BIOLOGIE DU LANGAGE: ÉVOLUTION ET CHANGEMENT

L'*Atlas linguistique de la France* est l'instrument qui permet à Gilliéron de faire „l'histoire linguistique de la France" (Gilliéron 1902, p. 3). L'entreprise qui consiste à interpréter les matériaux bruts de l'*Atlas linguistique de la France* est une „stratigraphie des mots dans l'histoire des faits linguistiques" (Gilliéron 1918, p. 1). L'étude sur les noms de l'abeille (Gilliéron 1918)[29] est éminemment

[29] Ouvrage imposant, par l'étendue de la documentation, mais aussi par la force imaginative qui le sous-tend, la *Généalogie des mots qui désignent l'abeille* a fait l'objet de nombreuses appréciations (pour une liste des comptes rendus, voir Lauwers – Swiggers 2002b, p. 201–202), qui

représentative de cette *Wortgeschichte* à travers l'espace. Gilliéron y replace les mots dans leur milieu naturel, c'est-à-dire celui de la diversité infinie des besoins, des états sociaux, des „mille manières de sentir et d'agir". La synchronie instantanée que reproduit la carte est le condensé d'une histoire complexe des mots, „et par là des choses et des idées" (Gilliéron – Mongin 1905, p. 3–4; Gilliéron 1918, p. 3–4). La géographie linguistique se convertit ainsi en une géologie des usages linguistiques, en une chronologie de couches linguistiques, où l'élément pivot est le **mot**:

> „Un mot a ses conditions géographiques précises qu'il importe avant tout de déterminer. Un fait géographique est souvent la clef de son histoire. De par les conditions géographiques, une étymologie, possible ailleurs, est impossible là. [...]. Nous dévons réaliser d'abord une géographie ou géologie du langage qui nous permettra de situer les mots chronologiquement, de définir leurs rapports, de reconstituer leur genèse" (Gilliéron – Mongin 1905, p. 3).

Par rapport aux néo-grammairiens, Gilliéron introduit un changement de perspective radical: les lois phonétiques ne sont pas des formules captant le changement linguistique, mais elles sont vues comme des principes exerçant leur régime implacable sur l'évolution des langues, créant par là des conditions de changement. Il nous semble en effet utile de distinguer deux dimensions: celle de l'**évolution**, le cours évolutif „naturel" du langage, qui tout en étant „libre", aboutit à des situations contraignantes, et celle du **changement**, la modification introduite dans la langue par les locuteurs, et cela à la suite d'un état de contrainte. Le changement est donc toujours un nouvel état auquel on aboutit par réaction à un état antérieur ressenti comme pathologique et comme entravant la communication langagière. Cette distinction permet de saisir le positionnement de Gilliéron par rapport à la linguistique historico-comparative: celle-ci, s'intéressant en premier lieu à la loi phonique, s'est occupée des processus aveugles affectant les sons[30] (processus de mutilation) et les sens (processus affectant les rapports entre formes et significations), mais ne s'est pas occupée des changements lexicaux conscients, qui opèrent non sur des séries, mais sur des éléments discrets. Gilliéron en vient ainsi à opposer „l'étymologie (traditionaliste)", celle des „étymologistes"[31] à l'explication de la véritable „histoire" d'un mot, qui se fonde sur un travail de géographie (et géologie) linguistique:

> „Les étymologistes vous diront que *mouchette* «moucheron» de nos parlers français actuels est un diminutif de *mouche*. Cela est vrai étymologiquement, mais

mériteraient un examen détaillé; pour une prise de position qui, en fait, vise l'œuvre presque entière de Gilliéron et de certains de ses disciples, voir Millardet 1923; cf. Swiggers 2009. Fidèle à son anti-dogmatisme, Gilliéron écrira en 1922: „Mon livre sur les noms de l'abeille n'est qu'une ébauche" (Gilliéron 1922, p. 31, en note). La première partie de *Thaumaturgie linguistique* (Gilliéron 1923, p. 9–121) consiste en un approfondissement, une justification et, là où il y a lieu, une rectification des idées exposées dans la *Généalogie*.

[30] Gilliéron s'est toujours opposé à une pratique de l'étymologie qui ne s'appuie que sur les données de la phonétique historique; cf. Gilliéron 1919 et 1922.

[31] Cf. le titre de Gilliéron 1922; sur les conceptions de Gilliéron en matière d'étymologie (ou, mieux, contre l'étymologie classique), voir Hillen 1973 et Chaurand 2002.

cela n'explique pas son existence historique, que la géographie linguistique nous révèle. Le *mouchette* «moucheron» d'aujourd'hui n'est qu'un ressuscité d'un ancien *mouchette* «moucheron» antérieur à la venue de *mouchette* «abeille»" (Gilliéron 1923, p. 31)[32].

L'évolution du langage se produit en dehors du contrôle exercé par le sujet humain: elle est ébranlée par des développements dans la réalité (= l'univers extralinguistique) et par des développements dans l'univers intralinguistique, où certains processus affectent la forme et/ou le sens des mots[33], sans que le sujet linguistique n'intervienne. On constate que les mots s'usent formellement et subissent des altérations (éventuellement par une analogie inconsciente[34] ou par une dérivation débridée) et qu'au plan sémantique, il y a des emplois abusifs de mots. Dans un tel modèle, il n'est pas étonnant qu'un phénomène „régulier" comme la loi phonique soit conçu comme une donnée physiologique, voire comme la réalisation prototypique du déterminisme dans la vie du langage. Les mutations phonétiques ne se laissent pas expliquer: elles relèvent du „mystère physiologique" (Gilliéron 1919, p. 133), c'est-à-dire des „lois auxquelles nous devons obéir fatalement" (Gilliéron 1918, p. 262). Leur régime „implacable" (Gilliéron 1918, p. 14) va toujours dans le sens d'une usure, de manière incontrôlée: „Les mots s'usent indépendamment de notre volonté sous l'action triturante des lois phonétiques" (Gilliéron 1918, p. 261) et, par conséquent, une foule de [mots] disparus sont des déchets de l'usure phonétique" (Gilliéron 1915, I^re^ partie, p. 14). Le régime implacable des évolutions phoniques[35] est perçu comme une dégénérescence constante. De par sa nature aveugle, l'évolution phonétique produit des „mutilés" phonétiques et provoque des collisions homonymiques. Or, si la loi phonique est une notion-clé dans la doctrine gilliéronienne, ce n'est que pour les

---

[32] Voir aussi Gilliéron 1923, p. 109, où l'auteur oppose „l'étymologie" d'un mot à „l'historique" de celui-ci.

[33] Gilliéron s'est surtout intéressé, dès le début de sa carrière, aux évolutions phoniques incontrôlées. Dans ses travaux postérieurs, il mentionne aussi „la libre évolution sémantique" (cf. Gilliéron 1922, p. 1); celle-ci s'oppose à un changement déterminé, le plus souvent à la suite d'une (nouvelle) étymologie populaire.

[34] L'analogie peut aussi avoir une fonction thérapeutique: dans ce cas-là, elle relève du *changement* linguistique. Voir à ce propos Gilliéron 1919, p. 55–56.

[35] Nous avons systématisé l'opposition entre *évolution* et *changement*; en fait, Gilliéron a utilisé aussi „changement phonique" là où il s'agit d'une *évolution* incontrôlée (et destructrice). Cf. Gilliéron – Roques 1907, p. 119: „Ces mots [du stock lexical latin local] se sont modifiés sans doute, mais par des changements progressifs et réguliers: ils représentent pour chaque parler la tradition phonétique locale. Pour un même phonème latin placé dans les mêmes conditions ils présenteront tous des produits identiques; ils constituent, en regard d'une série homophone latine, une série patoise homophone". Gilliéron et Roques se montrent (ou: se montraient) ici fidèles à la croyance néo-grammairienne à l'identité locale des traitements phoniques, mais le contexte d'insertion épistémologique vient diminuer ce caractère de fidélité: Gilliéron (qui s'intéresse non aux évolutions d'étymons, mais aux histoires de mots) voit l'évolution régulière comme un processus incontrôlé: son attention se porte vers le terrain fertile des changements lexicaux, qui eux sont des processus d'interventions par les locuteurs dans les parlers.

conséquences qui en découlent, c’est-à-dire les états pathologiques qui *nécessitent* une action de réparation.

L’évolution du langage aboutit, dans l’optique de Gilliéron, à une contrainte „physique”: le côté formel et le côté sémantique de la langue sont atteints[36], de manière contraignante, par l’évolution. Or, comme le langage est un instrument, cette évolution contraignante est ressentie comme une pression psychique et plus particulièrement comme une pathologie: la langue, instrument menacé dans son fonctionnement par l’évolution, doit être „réparée”[37]. C’est dans ce travail de réparation que réside la liberté du locuteur, qui pour le reste est contraint par le système linguistique et par les évolutions affectant ce système[38]. Cet état pathologique où se trouve la langue est le résultat de l’évolution de formes, le plus souvent sous l’influence de développements spontanés ou conditionnés de sons, mais parfois aussi de développements morphologiques ou de „situations”[39] sémantiques (ou sémantico-formelles). Gilliéron observe que l’action des lois phoniques – c’est-à-dire l’évolution régulière du langage – aboutit à un „charabia” et à des dommages:

> „Nous croyons prétendre qu’il n’est aucune loi phonétique qui, dans le long cours d’un parler, s’effectue sans causer des dommages nécessitant une œuvre de réparation et des modifications de tout ordre” (Gilliéron 1915, p. 4).

Au total, on peut relever chez Gilliéron sept types d’évolutions engendrant une pathologie du langage:

(1) l’homonymie[40] (ou le télescopage de formes) et la mutilation
(2) l’irrégularité morphologique
(3) la synonymie
(4) la sursaturation sémantique
(5) la transgression des contraintes dérivationnelles

[36] Cf. Gilliéron 1918, p. 258–259: „L’état pathologique a été engendré d’une part par la convergence en un même point de l’action des lois mécaniques (collision formelle des mots), d’autre part par la convergence en un même point de perceptions et de conceptions psychologiques (collision sémantique dans un mot)”.

[37] „La langue n’est-elle pas un instrument qu’il faut réparer, quand il est faussé ?” (Gilliéron 1923, p. 25); „Le langage est ainsi l’objet d’une étude incessante, d’un travail d’amélioration et de retouche” (Gilliéron – Roques 1907, p. 143).

[38] Sur la dialectique de la contrainte et de la liberté chez Gilliéron, voir Chambon – Swiggers 1995, p. 489–492 et l’analyse détaillée de Lauwers 2002.

[39] Gilliéron a insisté sur le fait qu’un mot qui n’a pas une sémantique fermement établie se prête plus facilement à des processus amenant une pathologie du langage (cf. Gilliéron 1923, p. 108).

[40] L’œuvre de Gilliéron a mis en relief l’importance de l’homonymie dans la vie du langage. „C’est par centaines que se chiffrent les substitutions à des mots ‘indésirables’ pour cause de pléthore sémantique, par centaines même celles qui ont pour cause la collision homonymique. Cette dernière catégorie de substitutions est généralement niée, et cette négation repose sur la constatation que l’homonymie est fréquente dans la langue. Singulier raisonnement: la catastrophe n’a pas eu lieu, parce qu’il y a eu de nombreux rescapés!” (Gilliéron 1918, p. 263).

(6) la perte de transparence étymologique
(7) le déséquilibre entre désignation et conceptualisation.

Les états pathologiques sont intenables parce qu'ils vont à l'encontre de deux principes: l'un, qui est de l'ordre des grandes chaînes évolutives (englobant aussi les changements volontaires), et qu'on pourrait envisager comme un principe de nivellement, à savoir la régularisation, et l'autre, qui est de l'ordre de l'intervention volontaire, et qu'on pourrait désigner comme un principe d'efficacité, à savoir „le besoin de distinguer les uns des autres des homonymes de sémantique différente et des sémantiques différentes dans un seul et même mot" (Gilliéron 1918, p. 258).

C'est face à ce sentiment de gêne, de pression psychique engendrée par l'état pathologique de la langue que le locuteur intervient: le changement linguistique – par lequel on passe à un nouvel état – est une activité consciente, une véritable intervention thérapeutique. Celle-ci peut se faire par le recours à l'emprunt – solution parfois utile, mais que Gilliéron considère comme l'indice d'un manque de vitalisme dialectal –, ou par l'exploitation de moyens du „fonds indigène". Dans ce dernier cas, plusieurs possibilités se présentent et on peut relever[41] dans les écrits de Gilliéron neuf moyens thérapeutiques „intrinsèques":

(1) la substitution lexicale
(2) l'étymologie populaire
(3) la restauration phonétique
(4) la thérapeutique flexionnelle
(5) l'analogie
(6) la morphologie lexicale (= dérivationnelle)
(7) la différenciation syntaxique
(8) l'exploitation d'un état de fluctuation[42]
(9) la dilatation sémantique.

Le changement linguistique participe de l'aspect psychologique individuel et de l'aspect social du langage. Il se déroule dans le cerveau (en tant que siège du psychisme humain) et non dans les organes phonateurs (Gilliéron 1918, p. 223–224; 1919, p. 66–67); sa nature essentielle est d'être un changement non pas de sons, mais de *mots* (particuliers)[43]. C'est ici qu'intervient la „personnalité" des

---

[41] Cette liste a été établie à partir d'une lecture cumulative de l'œuvre de Gilliéron; l'auteur lui-même n'a pas dressé un inventaire global des moyens thérapeutiques.

[42] On y a recours quand les autres moyens thérapeutiques s'avèrent inefficaces; il s'agit d'une thérapeutique qu'on pourrait appeler „homéopathique" en ce qu'elle tire un rendement fonctionnel de l'état pathologique.

[43] Voir le renversement de perspective qui est formulé dans Gilliéron 1921b, p. 73: „Est-ce la phonétique qui permet de retracer l'histoire des mots, et ne serait-ce pas les mots qui permettent de retracer leur histoire et d'établir les lois phonétiques?". Cf. Gilliéron 1919, p. 132–133: „Vous travaillez à l'étymologie, mais souvenez-vous que le peuple y a travaillé avant vous. Souvenez-vous

mots[44]: face à la pression exercée par l'évolution phonique, chaque mot (de la série homophone, porteuse du phonème en question) réagit différemment, selon sa „personnalité lexicale" (Gilliéron – Roques 1908–1909, p. 24). Cette personnalité comporte plusieurs aspects relevant de divers plans; la somme de ces traits conditionne la „puissance de réaction" du mot face à la loi[45]. La langue ne procédant pas par sauts dans son développement, Gilliéron décrit la vie des mots en termes de continuité et de répercussion propagée:

> „Dans le monde lexical, il ne se produit pas la plus légère vibration qui n'ait sa répercussion dans le milieu où elle se produit, et si l'élément vibrant a cessé de vibrer, les ondes qui en sont émanées sont là pour témoigner de son existence" (Gilliéron 1922, p. 65).

Cette citation, tirée d'une publication tardive de Gilliéron, témoigne du glissement des idées de Gilliéron vers une conception diffusionniste. À partir de son grand travail, riche en hypothèses spéculatives et en formulations très nuancées, sur les désignations de l'abeille (Gilliéron 1918), l'auteur a échafaudé une conception qu'on peut qualifier de „diffusionniste":

> „[C]ombien dès lors il faut peu de chose pour faire naître une loi qui, prenant naissance en un ou deux mots, se répercute sur toute la masse linguistique phonétiquement congénère.
>
> Ne serait-ce pas là l'origine même de bien des lois phonétiques qui commenceraient par un mot, et finiraient par s'appliquer à tous ceux qui ont le caractère modifiable de la modification apportée à ce mot?" (Gilliéron 1918, p. 199).

Cette nouvelle orientation se caractérise par trois traits: (1) le mot ne constitue plus un frein (par sa „personnalité lexicale"), mais bien le levier d'une évolution, et cela grâce à (2) l'analogie, dont l'action n'est plus vue comme inhibitrice; (3) l'attention de Gilliéron s'est déplacée vers la première manifestation de ce qui pourrait devenir une loi phonique. La réalisation effective des lois est conçue ici comme une progression: la régularité est l'effet d'une propagation. Bien des lois phoniques prendraient naissance dans un point particulier du lexique. Il appartient dès lors au linguiste de localiser la source de ce mouvement de propagation.

---

que les étymologies que vous présentent vos professeurs ne sont que le point de départ d'un mot français, qu'une fois détaché de sa souche, le mot est un oiseau qui a pris sa volée et suit les chemins que lui dictent les conditions atmosphériques de l'espace aérien et les rencontres qu'il peut y faire. Ne vous contentez pas de faire l'histoire d'un mot, pareillement à celle que ferait un historien littéraire, qui retracerait la vie d'un homme célèbre en ces termes: Balzac, sur les genoux de sa nourrice, portait une robe bleue, rayée de rouge. Il écrivit la *Comédie humaine*. Ne soumettez, provisoirement, à l'observation phonétique que ce que vous croyez qui échappe à l'observation historique, en vous souvenant toujours que votre ennemi, c'est l'inconnu, l'impénétrable pour le linguiste, c'est le mystère physiologique, et que ce mystère ne pourra se révéler comme impénétrable qu'en reculant d'abord les bornes à l'aide de l'histoire et du raisonnement".

[44] Sur cet aspect, cf. Lauwers – Swiggers 2002a, p. 123–126.

[45] Pour l'étude détaillée de certains cas, cf. Gilliéron – Roques 1908–1909, p. 24–25 et Gilliéron 1923, p. 134–135.

Cette conception diffusionniste est reprise au plan du changement linguistique: celui-ci, prenant son point de départ dans une réaction consciente contre un état pathologique de la langue (comme instrument de communication), ne peut se réaliser que par le contact des milieux sociaux. Les retouches et remaniements phonétiques ou sémantiques que subissent les mots sont en rapport avec le statut des milieux sociaux (Gilliéron 1919, p. 133) et la propagation des changements prend des aspects différents selon les liens rattachant les parlers entre eux:

> „Les produits de l'œuvre de réparation lexicale se répandent à des allures différentes, selon le degré d'étroitesse des liens qui rattachent les parlers isolés et plus ou moins inactifs à des parlers directeurs" (Gilliéron 1918, p. 58).

Vu la nature sociale de l'histoire des mots, les langues ne peuvent être conçues comme le produit d'une tradition phonétique pure. Gilliéron substitue au dogme de la régularité phonétique une conception sociale du changement linguistique, affirmant que la langue s'adapte au besoin du moment[46]:

> „Quiconque a lu avec attention les vicissitudes qu'a traversées **apis** pour aboutir à *abeille* en français comprendra aisément qu'il faut à la langue une bonne raison pour qu'elle se modifie" (Gilliéron 1919, p. 43).

4. CONCLUSIONS

Prenant un peu de distance par rapport à l'œuvre, si féconde, de Gilliéron, on peut essayer de répondre à deux questions de plus grande envergure:
(1) comment la conception gilliéronienne de la langue se laisse-t-elle définir ?
(2) peut-on y déceler une visée „structuraliste" ?[47]

4.1. Pour Gilliéron, la langue est avant tout un instrument de communication (de ce que les locuteurs perçoivent, sentent et pensent); la communication implique l'articulation de „la pensée".

---

[46] Dans ces processus d'adaptation au besoin du moment, la langue (des patoisants) fait preuve de créativité, mais d'une créativité insouciante: „La création de termes patois, en opposition à l'adoption de termes français, va de pair avec l'esprit conservateur du patois, et la faculté créatrice se manifeste, fût-ce même au détriment de la clarté linguistique, dût-elle même produire d'intolérables équivoques, pareilles à celle que produisit *mouche-ep* en devenant *mouchette*. Elle opère naïvement, sans penser aux lendemains et aux inconvénients qui résultent de son imprévoyance. C'est ainsi que l'aire **apis**, ne pouvant tirer de son «mèche» patois (FARET), pas plus que de ses «allumer», une diminutivité susceptible d'être «méchette-allumette», la tire du mot français MÈCHE, dans lequel elle croit reconnaître «ce que l'on mouche», et en fait naïvement MOUCHE qui lui donnera un MOUCHETTE «méchette-allumette»" (Gilliéron 1923, p. 95). Voir aussi Gilliéron 1922, p. 12–13, à propos des créations moins durables que font les patois en comparaison avec la langue littéraire (cf. *ibidem*, p. 48).

[47] Voir aussi Chambon – Swiggers 1995, p. 492, à propos de l'interprétation des vues de Gilliéron chez Walther von Wartburg.

Comme instrument de communication, la langue doit en premier lieu être efficace; or, l'efficacité dépend de principes dont la non-réalisation constitue une entrave au fonctionnement optimal de la langue. Ces principes sont: l'univocité, la régularité (transparence et conformité morphologiques), l'économie, la transparence étymologique et l'équilibre entre réalité désignée et conceptualisation.

De plus, le langage est un „être" psychique, ce qui implique qu'il a une existence réelle et une existence virtuelle. Pour Gilliéron, la langue a deux faces: une face manifeste, réelle, „en acte", et une face latente, virtuelle, en gestation ou „en gésine" (Gilliéron 1912, p. 11; 1915, p. 23; 1921b, p. 57; 1922, p. 25). Tout fait linguistique, avant de se réaliser (formellement et sémantiquement), a eu une existence „mentale", „idéale". Or, les mots qui restent dans les limbes, les „fantômes", ne manquent pas d'exercer une influence sur l'activité linguistique des locuteurs.

Gilliéron distingue les „fantômes" qui peuvent prendre corps et ceux qui sont condamnés à une existence idéelle. Ces derniers sont de purs construits théoriques[48]: s'ils se lexicalisaient, ils transgresseraient les principes qui régissent la langue (comme par ex. certaines régularités dérivationnelles). Tous les fantômes contraints à rester en gestation sont dus à la dérivation instantanée, à l'analogie ou à l'étymologie populaire: il s'agit de créations entraînées par une force presque incontrôlée, mais contrecarrées par la réticence devant l'homonymie et le bi-sémantisme, et par les contraintes dérivationnelles. Ils ne passent pas le filtre de la conscience des locuteurs.

Quant aux fantômes qui peuvent prendre corps, Gilliéron distingue (a) une réserve générale, qui devient „effective" dès qu'il y a détresse lexicale[49]; (b) le recours possible à des formules explicatives[50] (cf. les formules „*mouche*" ou „*mouche à miel*" pour désigner l'abeille); (c) un trésor lexical latent qui résulte de croisements et d'hypercorrections.

4.2. Gilliéron a pu être qualifié de structuraliste et d'anti-structuraliste (à cause de son programme de recherche, ciblé sur l'individualité des mots). Mais l'étiquette de structuraliste appelle, de la part de l'historiographe de la linguistique, une réflexion épistémologique: d'un côté, il ne suffit pas d'utiliser les termes *structure*, *fonction*, *système*, *Gestalt*, etc. pour se comporter en structuraliste et, de l'autre côté, on peut

[48] Ils ont donc une valeur explicative réelle. Voir le cas du fantôme *saim* postulé par Gilliéron: *essaim* est devenu *saim* „effectivement peut-être seulement un jour, une heure, mais c'est ce qu'il a fait assurément en théorie tout au moins. Il n'existe nulle part, mais il a peut-être existé et certainement a existé idéalement, car sans lui ESSAIMER ne serait pas devenu SAIMER. ESSAIM «abeille» est devenu SAIM «abeille» toutes les fois qu'il a pu et partout où il a pu le devenir" (Gilliéron 1918, p. 112).

[49] Voir Gilliéron 1921b, p. 57: „Dans la langue latente, en gésine, où la langue vivante va chercher des mots, lorsqu'un de ses éléments vient à succomber, et d'où elle les appelle à prendre part à sa lexicalité, JEUNE, appelé par ESSAIM qui est un groupe de jeunes abeilles, était un candidat désigné à la succession d' «abeille», aussi bien que JEUNE, appelé par OISEAU (qui était «père et mère d'oiseaux») était un candidat désigné à la succession d' «oiseau»".

[50] Celles-ci peuvent ensuite se lexicaliser.

parfaitement faire œuvre de structuraliste sans brandir un jargon structuraliste. De plus, il existe des structuralismes à ancrage différent: à côté du structuralisme „de la langue”, dont Saussure et Hjelmslev sont les figures emblématiques, il y a aussi un structuralisme de la parole (représenté par Ch. Bally). Le Cercle de Prague a élaboré un structuralisme de types systémiques (Troubetzkoy) et de séries évolutives (Jakobson). Rien de tel chez Gilliéron, chez qui on chercherait en vain une élaboration des dichotomies du type *axe paradigmatique/syntagmatique*, *signifiant/signifié*, *langue/parole*. Gilliéron est d'ailleurs l'incarnation du dépassement épistémologique des termes contraires (abstraits)[51]: entre loi phonique et analogie, entre l'homonymie et la polysémie, entre le régulier et l'irrégulier, les bornes ne sont pas, dans la réalité concrète et quotidienne, très nettes. Pourtant on trouve chez lui, et de façon constante, une conception téléologique[52], la conscience d'oppositions – de rapports de *valeur* (même si le terme n'est pas employé comme terme technique) – et le souci de voir les faits dans leur ensemble[53]. Mais le structuralisme de Gilliéron n'est pas le structuralisme de systèmes autorégulateurs et rigides: c'est un structuralisme de couches flexibles de locuteurs et de traditions de la parole, d'activités et de comportements (parfois fort tâtonnants) de sujets linguistiques vis-à-vis d'une évolution complexe qui affecte les patois, dans leurs rapports mutuels et dans leurs contacts avec une langue nationale faisant d'incessants progrès[54]. La linguistique gilliéronienne est, dans son essence, une description et une explication (par démontage – exercice qui est nécessairement spéculatif !) des forces d'action et de réaction sur la plage continue des générations de locuteurs.

---

[51] Cf. Gilliéron 1923, p. 29–30: „La langue n'est pas que le produit d'un travail machinal, elle est aussi le produit d'un travail raisonné, critique. L'étude séparée de l'un ne peut se faire qu'au détriment de l'autre. Il importe de ne point les séparer et de chercher à en faire exactement la part”.

[52] La conception téléologique est déjà présente dans le premier travail explicatif à propos des cartes de l'ALF, à savoir Gilliéron – Mongin (1905); elle se maintiendra, et se durcira même, jusque dans les dernières publications de Gilliéron; voir par ex. Gilliéron 1923, p. 46.

[53] En effet, le principe essentiel de la géolinguistique gilliéronienne est que seule la vision de l'ensemble des données permet d'expliquer tous les détails. Cf. Gilliéron – Mongin 1905, p. 3: „Rien de plus imprudent que de spéculer sur un mot isolé: nous voulons dire placé dans l'isolement artificiel du lexique et comme arraché à son milieu naturel” et *ibidem*, p. 6: „Les mots que nous entraînons en quelque sorte par masses dans notre raisonnement appelleraient plus d'une remarque de détail, mais nous sommes obligés de nous en tenir aux ensembles”.

[54] Là aussi, Gilliéron dégage une dialectique entre invasion et résistance: „À l'époque où le français s'infiltre dans le patois qui l'absorbe, succède une époque où patois et français se scindent de plus en plus nettement. Ceci est conforme à une disparition lente des patois devant le français: à la suite de l'abandon progressif du patois par l'élément cultivé de la société, l'infiltration du français dans le patois fait place, sans que je veuille exclure d'autres conséquences, à une scission des deux parlers, qui dès lors sont en antagonisme. À l'invasion du français, parlé parallèlement avec le patois, réplique alors une opposition patoise, qui s'alimente naturellement à une source restée à l'écart de cette invasion” (Gilliéron 1923, p. 96).

RÉFÉRENCES[55]

Travaux de Jules Gilliéron[56]

Gilliéron 1880 = Jules Gilliéron, *Le patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais)*, Paris, 1880.
Gilliéron 1881= Jules Gilliéron, *Petit atlas phonétique du Valais roman (sud du Rhône),* Paris, 1881.
Gilliéron 1896 = Jules Gilliéron, *Notes dialectologiques*, in „Romania", 25, 1896, p. 424–440.
Gilliéron 1902 = Jules Gilliéron, *Atlas linguistique de la France: Notice servant à l'intelligence des cartes*, Paris, 1902.
Gilliéron – Edmont 1902–1910 = Jules Gilliéron – Edmond Edmont, *Atlas linguistique de la France*, Paris, 1902–1910. [17 vol.; 1920 cartes; *Table de l'Atlas*: publiée en 1912.]
Gilliéron – Mongin 1905 = Jules Gilliéron – Jean Mongin, *Étude de géographie linguistique. "Scier" dans la Gaule romane du Sud et de l'Est*, Paris, 1905.
Gilliéron – Roques 1907 = Jules Gilliéron – Mario Roques, *Études de géographie linguistique*, in „Revue de philologie française et de littérature", 21, 1907, p. 107–149.
Gilliéron – Roques 1908–9 = Jules Gilliéron – Mario Roques, *Les noms gallo-romans des jours de la semaine*, in „Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques", 1908–1909, p. 5–30. [Paru d'abord, in „Revue de philologie française et de littérature", 22, 1908, p. 268–290.]
Gilliéron 1912 = Jules Gilliéron, *Étude de géographie linguistique: L'aire* ***clavellus*** *d'après l'Atlas linguistique de la France. Résumé de conférences faites à l'École Pratique des Hautes Études en 1912*, Neuveville, 1912.
Gilliéron – Roques 1912 = Jules Gilliéron – Mario Roques, *Études de géographie linguistique d'après l'Atlas linguistique de la France*, Paris, 1912.
Gilliéron – Edmont 1915 = Jules Gilliéron – Edmond Edmont, *Atlas linguistique de la France: Corse*, Paris, 1915.
Gilliéron 1915 = Jules Gilliéron, [*Étude de géographie linguistique.*] *Pathologie et thérapeuthique verbales*. I & II, Neuveville, 1915.
Gilliéron 1918 = Jules Gilliéron, *Généalogie des mots qui désignent l'abeille d'après l'Atlas linguistique de la France*, Paris, 1918.
Gilliéron 1919= Jules Gilliéron, *Étude sur la défectivité des verbes. La faillite de l'étymologie phonétique*, Neuveville, 1919.
Gilliéron 1921a= Jules Gilliéron, [*Étude de géographie linguistique.*]*Pathologie et thérapeutique verbales*. III, Paris, 1921.
Gilliéron 1921b = Jules Gilliéron, *Pathologie et thérapeutique verbales*, Paris, 1921.
Gilliéron 1922 = Jules Gilliéron, *Les étymologies des étymologistes et celles du peuple*, Paris, 1922.
Gilliéron 1923= Jules Gilliéron, *Thaumaturgie linguistique*, Paris, 1923.

Études

Ayer 1878 = Cyprien Ayer, *Introduction à l'étude des dialectes du pays romand*, Neuchâtel, 1878.
Bloch 1929 = Oscar Bloch, *Jules Gilliéron et l'Atlas linguistique de la France*, in „La Revue de Paris", 1er février 1929, p. 642–658.
Brun-Trigaud – Le Berre – Le Dû 2005 = Guylaine Brun-Trigaud – Yves Le Berre – Jean Le Dû, *Lectures de l'Atlas linguistique de la France de Gilliéron et Edmont. Du temps dans l'espace*, Paris, 2005.

[55] Nous n'avons pas repris ici les titres (de publications qui concernent en général le statut des lois phoniques) dont les références complètes sont données dans les notes 6, 7 et 18.

[56] Pour une bibliographie de l'œuvre de Gilliéron, voir Roques 1930 et Lauwers – Swiggers 2002b.

Chambon – Swiggers 1995 = Jean-Pierre Chambon – Pierre Swiggers, *Autoperception d'une genèse: fragment d'une conférence inédite de Walther von Wartburg sur le FEW (1951)*, in „Revue de linguistique romane", 59, 1995, p. 483–501.

Chaurand 2002 = Jacques Chaurand, *L'étymologie selon Gilliéron*, in Peter Lauwers – Marie-Rose Simoni-Aurembou – Pierre Swiggers (éds), *Géographie linguistique et biologie du langage: Autour de Jules Gilliéron*, Leuven – Paris – Dudley, 2002, p. 149–165.

Desmet – Lauwers – Swiggers 2002 = Piet Desmet – Peter Lauwers – Pierre Swiggers, *Le développement de la dialectologie française avant et après Gilliéron*, in Peter Lauwers – Marie-Rose Simoni-Aurembou – Pierre Swiggers (éds), *Géographie linguistique et biologie du langage: Autour de Jules Gilliéron*, Leuven – Paris – Dudley, 2002, p. 17–64.

Engler 1980 = Rudolf Engler, *Linguistique 1908: Un débat-clef de linguistique géographique et une question de sources saussuriennes*, in K. Koerner (éd.), *Progress in Linguistic Historiography*, Amsterdam, 1980, p. 257–270.

Gauchat – Jeanjaquet 1920 = Louis Gauchat – Jules Jeanjaquet, *Bibliographie linguistique de la Suisse romande*, tome II, Neuchâtel, 1920.

Hillen 1973 = Wolfgang Hillen, *Sainéans und Gilliérons Methode und die romanische Etymologie*, Bonn, 1973.

Jaberg 1937 = Karl Jaberg, *Sprachwissenschaftliche Forschungen und Erlebnisse*. Paris/Zürich/Leipzig, 1937.

Lauwers 2002 = Peter Lauwers, *Jules Gilliéron: contrainte et liberté dans le changement linguistique*, in Peter Lauwers – Marie-Rose Simoni-Aurembou – Pierre Swiggers (éds), *Géographie linguistique et biologie du langage: Autour de Jules Gilliéron*, Leuven – Paris – Dudley, 2002, p. 79–112.

Lauwers – Simoni-Aurembou – Swiggers 2002 = Peter Lauwers – Marie-Rose Simoni-Aurembou – Pierre Swiggers (éds), *Géographie linguistique et biologie du langage: Autour de Jules Gilliéron*, Leuven – Paris – Dudley, 2002.

Lauwers – Swiggers 2002a = Peter Lauwers – Pierre Swiggers, *Jules Gilliéron et les lois phoniques: la problématique du changement linguistique*, in Peter Lauwers – Marie-Rose Simoni-Aurembou – Pierre Swiggers (éds), *Géographie linguistique et biologie du langage: Autour de Jules Gilliéron*, Leuven – Paris – Dudley, 2002, p. 113–148.

Lauwers – Swiggers 2002b = Peter Lauwers – Pierre Swiggers, *Jules Gilliéron: Essai de bibliographie*, in Peter Lauwers – Marie-Rose Simoni-Aurembou – Pierre Swiggers (éds), *Géographie linguistique et biologie du langage: Autour de Jules Gilliéron*, Leuven – Paris – Dudley, 2002, p. 189–212.

Martel 1959 = J. Martel, *Hommage à Edmond Edmont*, in „Orbis", 8, 1959, p. 7–28.

Meillet 1916 = Antoine Meillet, Compte rendu de J. Gilliéron, *Étude de géographie linguistique. Pathologie et thérapeutique verbales*. I. *Chair et viande. La neutralisation de l'article défini. À propos de CLAVELLUS*. [Neuveville, 1915], in „Bulletin de la Société de Linguistique de Paris", 20, 1916, p. 65–67.

Meillet 1921 = Antoine Meillet, *Jules Gilliéron et l'influence de l'étude des parlers locaux sur le développement du romanisme*, in Antoine Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1921, p. 306–309.

Meillet 1925 = Antoine Meillet, *La méthode comparative en linguistique historique*, Paris, 1925.

Millardet 1923 = Georges Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes: Problèmes et méthodes*, Montpellier – Paris, 1923.

Paris 1888 = Gaston Paris, *Les parlers de France*, in „Revue des patois gallo-romans", 2, 1888, p. 161–175.

Pop 1927 = Sever Pop, *Jules Gilliéron*, in „Dacoromania", 4, 1927, p. 1531–1537.

Pop – Pop 1959 = Sever Pop – Rodica Doina Pop, *Jules Gilliéron: vie, enseignement, élèves, œuvres, souvenirs*, Louvain, 1959.

Roques 1926 = Mario Roques, *Jules Gilliéron*, in „Romania", 52, 1926, p. 219–221.

Roques 1930 = Mario Roques, *Bibliographie des travaux de Jules Gilliéron*, Paris, 1930.

Schneider 1973 = Gisela Schneider, *Zum Begriff des Lautgesetzes in der Sprachwissenschaft seit den Junggrammatikern*, Tübingen, 1973.

Simoni-Aurembou 2002 = Marie-Rose Simoni-Aurembou, *Jules Gilliéron et Edmond Edmont: aperçus sur l'enquête de l'ALF*, in Peter Lauwers – Marie-Rose Simoni-Aurembou – Pierre Swiggers (éds), *Géographie linguistique et biologie du langage: Autour de Jules Gilliéron*, Leuven – Paris – Dudley, 2002, p. 65–77.

Spitzer 1926 = Leo Spitzer, *Jules Gilliéron*, in „Zeitschrift für französische Sprache und Literatur", 48, 1926, p. 506–511.

Swiggers 1982 = Pierre Swiggers, *Hugo Schuchardt: Le point de vue d'un romaniste dans la querelle autour des lois phoniques*, in „Beiträge zur Romanischen Philologie", 21, 1982, p. 325–328.

Swiggers 2000 = Pierre Swiggers, *La canonisation d'un franc-tireur: Hugo Schuchardt et la romanistique*, in Wolfgang Dahmen – Günter Holtus – Johannes Kramer – Michael Metzeltin – Wolfgang Schweickard – Otto Winkelmann (éds), *Kanonbildung in der Romanistik und in den Nachbardisziplinen*, Tübingen, 2000, p. 269-304.

Swiggers 2009 = Pierre Swiggers, *Linguistique et dialectologie romanes: l'apport de Georges Millardet*, in „Dacoromania", s.n. 14, 2009, p. 11–24.

Swiggers à paraître = Pierre Swiggers, *La correspondance Gilliéron – Schuchardt*, (à paraître).

Terracini 1926 = Benvenuto Aaron Terracini, *Jules Gilliéron*, in „Archivio Glottologico Italiano", 21, 1926, p. 152–163.

Wilbur 1977 = Terence H. Wilbur, *The Lautgesetz-Controversy: A Documentation (1885–86),* Amsterdam, 1977.

LINGUISTIC SPACE AND THE LIFE OF LANGUAGE: JULES GILLIÉRON AND THE GEO-BIOLOGICAL WIDENING OF LINGUISTIC GEOGRAPHY

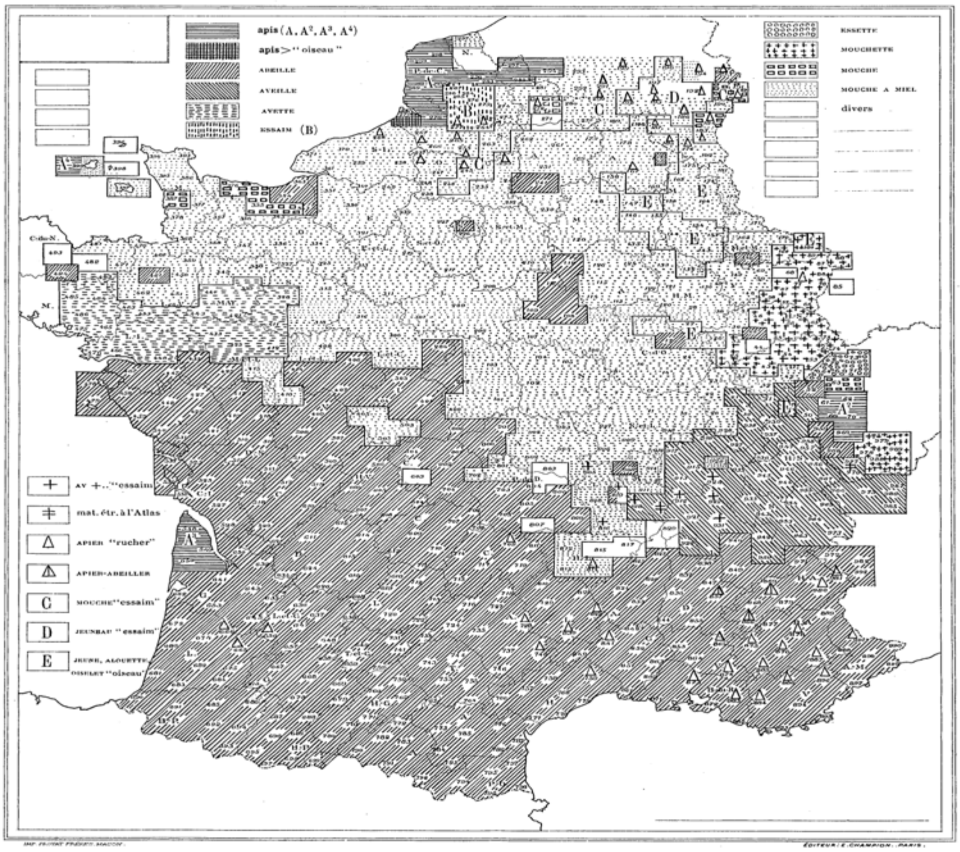
(*Abstract*)

In the history of linguistic geography the work of Jules Gilliéron (1854–1926) constitutes a major landmark. The *Atlas linguistique de la France*, the joint realization of Gilliéron and his collaborator Edmond Edmont, and the various monograph-sized studies based on the ALF were responsible for a number of radical theoretical and methodological innovations in the field: the practice of linguistic geography as a geological and biological study of language based on the accurate and systematic observation of spoken varieties; the linking of spatial diversification with chronological stratification ('geological layers in the life of language'); the replacement of the study of dialects/patois with the study of the history of words, and, correlatively, the priority given to lexical-semantic history (and not to the historical phonetics of a supposedly 'homogeneous' dialect); the important role accorded to popular etymology. Within Gilliéron's geobiological view of language the distinction between pathological states and therapeutic interventions assumes a central place; it reflects the tension between 'constraint' and 'liberty' in the behaviour of speakers. The present study focuses on the theoretical and methodological principles underlying Gilliéron's geobiology of language, which can be characterized as an eminently social (and sociolinguistic) approach of language in its real manifestation.

Cuvinte-cheie: Jules Gilliéron, geografie linguistică, dialectologie, ALF, geobiologia limbajului.
Keywords: Jules Gilliéron, linguistic geography, dialectology, ALF, geobiology of language.

Centre International de Dialectologie Générale
Faculté de Lettres, K.U. Leuven (pb 3308)
B-3000 Leuven Blijde Inkomststraat 21
Belgique
Pierre.Swiggers@arts.kuleuven.be

Annexe 1
La schématisation de la carte **ABEILLE** de l'*Atlas linguistique de la France*
(d'après Gilliéron 1918, carte hors texte)



Annexe 2
La carte **SCIER** dans le Midi de la France
(d'après Gilliéron – Mongin 1905, carte I)

